

Psychopathologie et psychologie clinique. Perspectives contemporaines

A quoi sert *encore* la psychologie clinique psychanalytique, et pourquoi continuer à y former les futurs psychologues ? Dans un contexte où cette discipline est souvent reléguée au rang de folklore anachronique qu'il faudrait exclure de l'Université, il n'est pas inutile de mettre en exergue à la fois l'actualité de la métapsychologie, et les enjeux métapsychologiques des questions d'actualité. L'ouvrage collectif paru récemment chez Dunod sous la direction de Johann Jung et François-David Camps s'inscrit dans cette démarche. Les deux maîtres de conférences de l'Université Lyon 2 ont réuni trente contributions d'universitaires français, pour présenter quelques-unes des « perspectives contemporaines » qui animent la psychologie clinique psychanalytique, dans ses aspects pratiques, scientifiques, méthodologiques, épistémologiques. Trente courts chapitres, rédigés autant par des auteurs prestigieux que par des représentants de la jeune génération, sont regroupés en cinq parties : *Questions conceptuelles : avancées contemporaines, Extension de la psychanalyse, Pratiques cliniques contemporaines, Nouvelles perspectives en psychopathologie, Épistémologie et transdisciplinarité.*

Chaque auteur s'y efforce de présenter en quelques pages son champ d'expertise, ce qui fournit à cet ouvrage une grande densité, sans toutefois lui faire perdre en clarté. Portés par l'ambition de démontrer l'actualité de la discipline, les contributeurs sont amenés à relire l'ancien à la lumière du nouveau, et il est tentant de faire le parallèle avec la temporalité psychique chère à la psychanalyse, qui postule la relecture sans cesse renouvelée de l'infantile à partir des réalités et contraintes actuelles. Chez certains, cette invitation à *l'après-coup* consiste à réaffirmer l'actualité de concepts psychanalytiques parfois considérés comme obsolètes, tels que la psychosexualité (Catherine Chabert) ou la catégorie des névroses (Benoît Verdon). Réciproquement, d'autres auteurs soutiennent la pertinence d'aborder des thématiques contemporaines à partir de l'échafaudage méta-psychologique : Tamara Guenoun propose un chapitre sur la radicalisation, Marie Anaut présente une approche psychanalytique de la résilience, Jean-Baptiste Marchand envisage les perspectives contemporaines sur le genre.

L'ouvrage est introduit par un chapitre de René Roussillon, dans lequel il rappelle de quelle façon les cliniciens, confrontés à des fonctionnements non-névrotiques, et à l'échec des modes d'écoute classiques de la psychanalyse centrés sur le seul langage verbal, ont été amenés ces dernières décennies à inventer des cadres cliniques nouveaux et à considérer des formes primaires de la symbolisation. Anne Brun y revient dans le dernier chapitre, par la voie de l'évaluation qualitative des médiations thérapeutiques à partir d'une métapsychologie renouvelée, qui tient davantage compte de la symbolisation primaire et du langage sensorimoteur. Si l'influence de leurs travaux semble planer sur une grande partie de l'ouvrage, c'est que ces élaborations théoriques, inscrites dans la filiation de la pensée de DW. Winnicott, WR. Bion, A. Green, ont contribué à refonder une conception dynamique au sein de la psychanalyse française, c'est-à-dire centrée sur le processus (rappelons que l'ouvrage de R. Roussillon paru en 2001, *Le plaisir et la répétition, était sous-titré Théorie du processus psychique*).

C'est que la processualité dont il est question ici s'oppose à une certaine idée de la *structure*, notion ambiguë sur laquelle revient Alain Ferrant dans un chapitre particulièrement didactique consacré à l'évolution des modèles en psychopathologie. Il y interroge la notion de structure, sa valeur hautement heuristique, mais aussi les risques d'appauvrissement qu'elle fait courir à la pensée clinique lorsqu'on est tenté de prendre la carte pour le territoire. A. Ferrant invite à « assouplir le modèle des blocs structuraux au profit d'une conception plus mouvante du fonctionnement

psychique » : la psyché fonctionne certes autour d'un organisateur principal, mais peut, en fonction des circonstances (internes et externes), solliciter plus activement tel registre défensif, telle modalité relationnelle, etc., ainsi d'ailleurs que n'a cessé de le démontrer la psychologie clinique projective. On retrouve aussi cette approche structurale dynamique au cœur de la pensée clinique si vivante de Gisela Pankow, qui n'hésitait pas à repérer, contre toute orthodoxie structuraliste, un îlot hystérique, des défenses perverses, ou encore les traces d'un Œdipe tronqué, chez ses patients schizophrènes. Cette approche dynamique, processuelle et hyper-complexe de la psyché, résonne aussi avec les mots de Didier Anzieu qui écrivait en 1986 que la complexité du fonctionnement psychique défie « toute explication structurale systématisée », comme avec ceux de Catherine Chabert dénonçant en 1994 le « détournement de la notion de structure » transformée en « explication à la fois totalitaire et réductrice », en contradiction avec l'esprit initial du structuralisme. Il s'agit au fond d'un retour aux origines de l'approche structurale en psychopathologie, si l'on songe qu'elle est en grande partie née avec la théorie de la schizophrénie au début du siècle dernier, lorsque Eugen Bleuler proposa de repérer, au-delà des symptômes de la démence précoce, un processus psychopathologique sous-jacent (la *Spaltung*) qui fournit à des manifestations morbides volontiers éparses et changeantes, une cohérence d'ensemble (autrement dit, une structure).

Ce parti pris psychopathologique est sans doute le meilleur antidote contre le procès d'ésotérisme qui est régulièrement fait, de l'Hôpital à l'Université, à la psychanalyse. Un chapitre est d'ailleurs consacré aux enjeux épistémologiques de la recherche en psychanalyse : Céline Racin y revient notamment sur l'éternelle controverse à propos de sa scientificité, et invite justement à une perspective épistémologique « dynamique ». Elle propose de dépasser le clivage entre des méthodologies objectivantes et subjectivantes, déductives et inductives, qui relèvent selon elle davantage de la posture que de fondements épistémologiques assumés. Pour cela, elle prône une méthode de recherche centrée sur la prise en compte de la processualité « inhérente à l'étude dynamique des phénomènes inconscients et de leur signification ».

Cette psychologie clinique psychanalytique contemporaine s'inscrit inévitablement dans l'ouverture épistémologique, à rebours d'une tendance à l'enclavement, à un entre-soi psychanalytique qui expose au risque d'une circularité stérilisante. L'interdisciplinarité, la trans-disciplinarité, sont des termes qui reviennent sous la plume de plusieurs des contributeurs. Patricia Mercader invite à un effort d'ouverture aux sciences sociales, tout en rappelant les paradoxes de l'interdisciplinarité, à la fois vantée par l'Université quand il s'agit de répondre à un appel d'offre, et regardée avec suspicion par les universitaires, comme un risque d'affadissement (d'impureté ?) lorsqu'elle est effectivement mise en œuvre. Vincent Di Rocco présente pour sa part une réflexion sur le débat difficile (voire trop souvent impossible) entre psychanalyse et neurosciences, qu'il appelle de ses vœux : il faut pour cela garantir une transitionnalisation de la rencontre entre les épistémologies, qui en passe par une tiercéisation qu'il situe dans le repérage d'« objets-frontières » à l'interface des deux disciplines (plutôt que d'objets communs). La question, conclut-il, « n'est pas où finit le neuro-biologique et où commence le psychologique mais à quel moment il faut passer d'un cadre de référence à un autre et quel est le rapport entre ces deux ordres d'explication » : à nouveau, rien n'est cédé ni au réductionnisme intégratif, ni à l'idéologisme excluant.

Il n'est bien sûr pas possible ni utile de lister ici l'ensemble des contributions recueillies dans cet ouvrage collectif. Notons simplement pour finir, peut-être en guise de contre-point, un regret très personnel : l'absence de chapitre spécifiquement consacré à la psychose, comme si, au milieu des problématiques contemporaines, des souffrances postmodernes, des nouveaux symptômes, et autres thématiques brûlantes d'actualité sociétale, la vieille folie psychotique n'enthousiasmait plus les chercheurs en psychanalyse, et ne pouvait rien attendre de l'actualisation de la discipline. Il suffit toutefois, pour se convaincre du contraire, de constater avec plaisir que, en même temps et chez le même éditeur, paraît la réédition de l'ouvrage du même V. Di Rocco consacré à la *Clinique des états*

psychotiques chez l'adulte. L'universitaire lyonnais y démontre, si on en doutait, que cette psychopathologie psychanalytique contemporaine, travaillée par le paradigme des processus de symbolisation, et de leurs enjeux réflexifs, méta-représentatifs, et subjectivants, contribue à renouveler la pensée sur la maladie mentale, et les pratiques cliniques et institutionnelles en psychiatrie.

D'une façon générale, on aura donc compris que le collectif de J. Jung et F.-D. Camps constitue un outil d'actualisation des connaissances particulièrement fécond, et ergonomique grâce à ses entrées multiples et relativement indépendantes les unes des autres, qui balaient un large paysage scientifique et clinique. Il est en outre appréciable que les auteurs n'escamotent pas les points de débat, que ce soit avec les disciplines connexes, ou au sein de la communauté psychanalytique elle-même. La psychanalyse, ainsi que l'écrit Sylvain Missonnier dans le chapitre qu'il consacre au virtuel, démontre ici qu'elle sait se nourrir des défis propres à notre temps, et tout laisse à penser qu'elle a encore « de beaux jours devant elle ».